

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }    »    »    14    »    six mois.  
                  }    »    »    7 50   »    trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFITTE, BOLLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BOLLIER  
et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX

22 mars 1862.

L'Adresse du Corps législatif a été présentée aujourd'hui à l'Empereur par la commission de l'Assemblée, sous la présidence de M. le comte de Morny.

On parle de démarches faites par l'Angleterre auprès du cabinet des Tuileries, en vue de sauvegarder l'autorité du roi Othon en Grèce.

D'après une dépêche de Syra, en date du 17, l'insurrection grecque serait près de sa fin.

Une lettre particulière de Rome, du 18, annonce que le général de Goyon venait de faire occuper par les troupes françaises plusieurs points nouveaux, notamment Civita-Gastellana et Montalto.

On assure que d'après les instructions que le général de Goyon vient de transmettre aux officiers qui commandent les postes de la frontière, la garde du domaine de Saint-Pierre est exclusivement réservée aux Français, et qu'aucune autre troupe ne pourra y pénétrer.

Jusqu'à la date des dernières nouvelles, aucune proposition tendant au rappel de Mazzini n'aurait été officiellement présentée au gouvernement de Turin.

L'Agence Havas nous transmet les nouvelles suivantes de Berlin :

« Il paraît que la composition du nouveau ministère prussien n'a qu'imparfaitement répondu à l'attente de la population. Les députés progressistes continuent de recevoir des ovations dans leurs provinces. »

Le télégraphe nous apporte un rescrit du roi de Prusse :

« Le roi déclare qu'il reste ferme et immuable dans les principes qu'il a professés et manifestés toutes sa vie, en particulier à son avènement. »

En terminant, le roi assure qu'il n'est pas plus disposé à changer de politique à l'extérieur que dans les questions intérieures. »

Le bruit d'un rapprochement entre l'Autriche et l'Angleterre fait des progrès. Ce rapprochement aurait pour raison les événements qui se préparent en Orient, en Grèce et dans les îles Ioniennes.

Les journaux américains annoncent qu'un projet d'arrangement a été négocié et arrêté, le 21 février dernier, entre les commandants alliés et l'envoyé extraordinaire du président Juárez, mais il n'est pas croyable que rien puisse être décidé avant l'arrivée du général Lorencez, qui a, dit-on, des instructions, très formelles et conformes au programme tracé par le Gouvernement français.

Une lettre de Valparaiso confirme la nouvelle que le roi d'Araucanie a été enlevé sur son propre territoire par un détachement de Chiliens.

Notre compatriote, Orélie I<sup>er</sup>, aurait monté dans cette circonstance une grande fermeté d'âme; il aurait protesté avec énergie et noblesse contre une aussi étrange violation du droit des gens.

Cette lettre ajoute que le Chili ne déguise pas le dessein de conquérir l'Araucanie pour mettre la main sur les mines d'or qu'on vient d'y découvrir.

J. REBOUX.

On lit dans l'Esprit public, dont le premier numéro a paru hier :

« Nous avons reçu de Vienne une lettre que nous regrettons de ne pouvoir publier tout entière. Elle est d'un intérêt immense au point de vue de certaines éventualités dont se préoccupe très vivement la politique autrichienne, et qui peuvent amener, dans un délai prochain, de très grands bouleversements en Orient et même en Europe. Cette lettre émane d'un des hommes les mieux renseignés sur les craintes et les espérances de la cour de Vienne. Or, voici un extrait de la lettre qu'il nous écrit :

« Notre gouvernement est sous le coup des révélations toutes récentes que lui ont faites quelques-uns des agents secrets qu'il entretient en Grèce et dans les provinces turques riveraines du Danube. Il sait maintenant quelles conséquences peut avoir pour lui l'insurrection hellénique, à laquelle d'abord il ne paraissait pas attaché beaucoup d'importance. Il connaît les

instigateurs de cette insurrection, et il a les noms des agitateurs étrangers qui ont envoyé des armes et de l'argent aux insurgés de Nauplie. Il croit que ces armes et cet argent sont partis de Gènes. Ce ne sont pas seulement les Grecs qui en auraient reçu, ce sont les Serbes, les Monténégrins, les habitants de l'Herzégovine. La cour de Vienne sait contre qui est dirigé ce mouvement insurrectionnel qui embrasse dans son plan toutes les provinces tributaires de l'empire ottoman, et toutes celles qui limitent de ce côté l'empire d'Autriche. Elle sait qu'à travers l'incendie qui va peut-être, d'ici à quelques semaines, s'allumer dans cette vaste étendue de pays, les chefs reconnus de toutes les causes nationales veulent se frayer le chemin de Vienne et de Venise.

« Que font à Turin Kossuth, Klapka, Turr, Garibaldi ? Le public se le demande avec inquiétude, le gouvernement croit le savoir. Ils attendent le résultat de l'insurrection hellénique; ils attendent que le roi Othon soit renversé de son trône. Si cette révolution s'accomplit, on verra les hommes d'action abandonner leur quartier-général de Turin et venir débarquer avec leurs volontaires au Pirée, à Scutari, à Corfou, pour entrer en campagne à la tête des peuples rebelles. Ils espèrent du même coup de main émanciper la Serbie, le Montenegro, la Hongrie et Venise.

« Tel est le plan. Je pourrais vous le donner plus en détail. Il est tout entier entre les mains de l'Autriche, qui a eu assez de ruse pour le découvrir, mais qui n'aura peut-être pas assez de puissance pour le conjurer. M. de Schmerling et l'empereur espèrent encore que tous ces beaux projets ne sont que des chimères. Ils comptent beaucoup sur la versatilité des peuples que l'on associe à ces grandes entreprises; ils comptent sur la résistance du roi de Grèce, et ils massent des troupes sur toutes les frontières qui, d'un moment à l'autre peuvent se trouver menacées par ce mouvement national. » — Léon Dupont.

### Belgique.

Contrairement à ce qui a été dit, l'opération douloureuse que le roi Léopold a subie inspire à sa famille et au gouvernement belge les plus vives appréhensions; le royal malade souffre beaucoup.

### Angleterre.

Le débat relatif aux droits des neutres et des belligérants, en cas de guerre ma-

ritime, s'est prolongé dans la Chambre des communes, jusqu'à la fin de la séance de mardi. M. Bright a défendu la proposition de M. Horsfall qui, en signalant la nécessité de compléter la déclaration du congrès de Paris en ce qui touche le droit international maritime, laisse au gouvernement la liberté de prendre les mesures qu'il jugera convenable. Le solliciteur général et lord Palmerston ont combattu la motion. M. Disraeli a envisagé la question dans un sens moins exclusif; tout en déclarant qu'il n'appuyait pas la proposition de M. Horsfall, il s'est refusé à admettre avec lord Palmerston qu'il n'y avait pas de changement à faire : à la suite de ces explications, la motion a été retirée.

### Grèce.

Voici comment on raconte l'insurrection de Syra :

Le 12 mars, un officier embaucha les vingt soldats formant la garnison auxquels vinrent se joindre quelques vagabonds et quelques ouvriers. Les autorités n'ayant aucune force disponible se retirèrent dans la ville supérieure habitée par des catholiques. Les insurgés parvinrent à s'emparer d'un bateau à vapeur de la Compagnie de navigation Hellénique. Un navire de guerre de la marine royale (probablement l'Amélie) les rencontra à l'île de Kythnos et les fit tous prisonniers.

### Turquie.

On écrit de Constantinople, 12 mars :  
« La seule question qui soit ici à l'ordre du jour depuis quelques semaines, la seule préoccupation des esprits, c'est l'affaire du nouvel emprunt ottoman concédé à la maison Devaux, de Londres. Cette importante transaction, qui est une question vitale pour le pays, absorbe exclusivement l'intérêt du gouvernement et du public. Tous les regards sont tournés vers Londres. On ne s'aborde qu'en se demandant ou en est l'affaire de l'emprunt.  
« En dehors de la question de l'emprunt, nous n'avons rien qui soit intéressant.  
« La Porte a envoyé quelques troupes sur la frontière grecque, pour préserver son territoire des éventualités auxquelles pouvaient donner lieu les troubles du royaume hellénique. Au surplus, il n'y a jamais eu rien de sérieux à craindre de ce côté. »

### Amérique.

On écrit de Valparaiso, le 1<sup>er</sup> février :

« Je vous ai fait connaître par ma lettre précédente l'attentat contre le droit des gens qui vient de commettre le gouvernement Chilien en capturant par trahison notre compatriote Orélie I<sup>er</sup>, roi d'Araucanie, voici quelques nouveaux détails sur cet événement.

« L'Araucanie excite la convoitise du Chili et sa conquête est à l'ordre du jour, parce qu'on y a récemment découvert de riches mines d'or. Un grand nombre de spéculateurs se sont rendus dans les villages de la frontière et adressent incessamment des demandes de concessions aux autorités chiliennes. On se préoccupe beaucoup aussi des moyens d'exploiter ces mines, sans être troublé par les Indiens qui en sont les véritables propriétaires. Le colonel Godoi a publié à ce sujet un projet de Conquista de Arauco; il propose de s'emparer de l'embouchure de tous les fleuves du territoire Araucanien et d'établir au bord de la mer une série de ports fortifiés. Dans d'autres publications, on conseille au gouvernement Chilien de reporter sa frontière plus au sud et d'établir une ligne de forts dans la direction de l'Ouest à l'Est, de la mer à la Cordillère des Andes, ou simplement de placer un corps d'armée sur le point ou sont situées les mines.

« Tout ceci fait comprendre le mobile qui a poussé le gouvernement Chilien à un acte grandement répréhensible. Je tiens d'une personne qui arrive d'Arauco que lorsqu'Orélie fut présenté à M. Saavedra, intendant de la province, il lui demanda avec fermeté de quel droit on l'avait fait prisonnier sur le territoire Araucanien qui était un pays étranger, entièrement indépendant de la république du Chili et dont il foulait le sol, quand on le captura par ordre du commandant Faes. Il ajouta que la vexation dont il était victime, était une violation ouverte du droit des gens et qu'il se plaindrait au consul de sa nation pour exiger du gouvernement une réparation honorable. On ne peut qu'applaudir à cette attitude et à ce langage de notre compatriote qui avait donné à l'Araucanie le surnom de Nouvelle France. Les journaux Chiliens ne parlent plus de cette affaire, qui ne peut manquer d'appeler l'attention du gouvernement français et de finir par causer de grands embarras au Chili. »

Le président Lincoln, disent les dépêches de l'Agence Havas, a adressé un message au Congrès, pour demander l'a-

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 23 MARS 1862.

— N° 17. —

## ALICE.\*

CHAPITRE XIV. (Suite).

Sa mère lui rendit ses baisers, puis demanda à la vicomtesse :

« Toutes ces nouvelles sont-elles bien positives, ma chère Eugénie ? »

— Je les tiens de MM. de Rochebrune, qui ont déjeuner avec nous à Auteuil ce matin même.

— Le comte est donc de retour ? balbutia Alice.

— Depuis hier soir. Il a cueilli de sa propre main ces fleurs qui paraissent te faire un si grand plaisir.

— Et il savait que... que... ?

— Qu'elles étaient pour toi ? Eh ! sans doute. N'admires-tu pas comme il a bien choisi ?

Alice ne répondit rien, mais, en aspirant le parfum d'une touffée d'héliotrope, elle l'approcha de ses lèvres et la baisa à la dérobée.

« A moins d'être bien ingrate, tu lui dois de chauds remerciements. N'es-tu

(\*) Reproduction interdite.

pas impatiente de les lui adresser ?

— Oh ! dis-lui de ma part...

— Non, pas un mot. Tu parleras toi-même.

— Quand ? où ? comment ? dit à voix basse la jeune fille, émue d'un pressentiment qui la fit tressaillir.

— Ou ? ici même ; quand ? tout à l'heure, si toutefois ta mère t'y autorise.

— Je ne te comprends pas.

— C'est pourtant bien simple ! reprit Eugénie en riant ; puis elle ajouta avec une mine solennelle des plus comiques :

« Je viens en ambassadrice de M. le comte Edmond de Rochebrune solliciter de M<sup>mes</sup> Norbert l'honneur d'une audience qu'il désire ardemment.

— Accordé ! répondit en souriant la mère.

— Mais à quelle heure se propose-t-il de venir ? demanda la fille en jetant sur sa toilette un regard désolé.

— Comment ! est-ce bien toi qui deviens coquette ? s'écria M<sup>me</sup> d'Orange au comble de la surprise. J'en suis fâchée, mais tu n'as plus le temps de te parer.

— Fi, le vilain reproche ! Je ne tiens nullement à une mise élégante ; mais cette robe noire a quelque chose de si lugubre ! Je voudrais bien, pour le recevoir, ne pas paraître en deuil. »

Eugénie sourit ; elle comprenait si bien la pensée de son amie ! Cette visite était une fête pour le cœur d'Alice ; une toilette sombre, en plein été, ne convenait donc pas.

« Ah ! une idée ! Je vais mettre des fleurs dans mes cheveux et à ma ceinture. Aide-moi vite, Eugénie ; choisissons les plus éclatantes. »

En moins de cinq minutes, deux légers et gracieux bouquets de roses, de gera-

niums, de verveines de toutes nuances, rehaussèrent la belle chevelure brune et le simple corsage noir d'Alice.

Elle attachait la dernière épingle, quand un pas rapide se fit entendre sur l'escalier.

La pauvre enfant se mit en tremblant si fort qu'elle fut obligée de s'asseoir pour ne pas tomber. Elle pâlit d'abord ; puis, lorsque Edmond s'approcha d'elle, après avoir adressé à sa mère quelques paroles respectueuses, ses joues se couvrirent d'un incarnat plus vif que celui de ses roses.

Elle était si ravissante ainsi, que le comte, ébloui de sa beauté, la contempla d'abord dans une muette extase. Puis son regard prit une expression suppliante et demanda d'une voix tremblante et émotionnée :

« Alice, me pardonneriez-vous jamais les chagrins que je vous ai causés ? »

Sans répondre, elle se leva et lui tendit la main ; il la porta tendrement à ses lèvres et y laissa tomber une larme.

« Pourquoi donc pleurez-vous ? demanda-t-elle avec surprise.

— Moi ? dit-il embarrassé. Je pleure de joie.

— Soyez franc, monsieur le comte ; vous avez autre chose : vous me trouvez bien change, n'est-ce pas ?

— Oui, mais plus belle que jamais.

— Est-on belle avec les joues creuses et les yeux cernés ?... Mais je vais reprendre, je vous le promets. Je suis si heureuse à présent ! »

Elle s'arrêta toute confuse, puis ajouta vivement :

« Mon père revient dans un mois.

— Est-ce là l'unique cause de votre bonheur ? dit Edmond d'un air de tendre reproche.

Elle ne répondit pas, mais sa rougeur et ses yeux baissés parlèrent pour elle.

Eugénie et M<sup>me</sup> Norbert, pour les laisser libres, causaient musique à l'autre extrémité de la pièce et fouillaient dans les romances d'Alice sous prétexte d'en chercher une qui convint à la voix de son amie.

« Dites-moi, Alice, reprit Edmond en s'asseyant à côté d'elle, dites-moi sans détour — car j'ai besoin de connaître mon sort tout de suite — si vos sentiments à mon égard ont changé depuis notre dernière entrevue.

— Non, répondit-elle, d'une voix si basse qu'il devina ce mot au mouvement de ses lèvres plutôt qu'il ne l'entendit.

— Ainsi je puis espérer que, malgré mes torts, mon image n'est pas entièrement effacée de votre cœur ?

— Pourquoi cette question ? Ne viens-je pas d'y répondre d'avance ?

— Ah ! merci, merci, Alice ! Il n'était donc pas trompeur, ce pressentiment qui me faisait sans cesse vous voir à mes côtés ! »

Et il lui raconta comment, à Rochebrune, il avait vécu avec elle en imagination et disposé tout comme pour elle.

Qu'ils étaient heureux en ce moment ! Comme ils oublièrent leurs souffrances passées ! Et quels rêves couleur de rose charmèrent leur sommeil la nuit suivante !

Le lendemain dans la matinée, le marquis de Rochebrune fit une visite à M<sup>me</sup> Norbert. Enchanté de sa distinction, de sa dignité dans une position si modeste, il resta longtemps auprès d'elle. — Alice était allée voir Eugénie qui passait la journée à Paris. — En la quittant, il lui demanda la permission de revenir quelquefois, et, pour le comte, celle de fréquenter

la maison comme prétendant à la main d'Alice.

« Au retour de M. Norbert, ajouta-t-il en souriant, nous ferons dans toutes les formes notre demande en mariage, et j'ose espérer qu'elle ne sera pas rejetée.

— Et moi, je vous le garantis d'avance, monsieur le marquis. Norbert ne consultera que le cœur de sa fille, et d'ailleurs qui refuserait pour son gendre un homme tel que le comte ? »

Elle ne se trompait point : quand Norbert arriva, dans les derniers jours de septembre, ce fut avec la joie la plus vive, la reconnaissance la plus profonde qu'il accorda sa fille à Edmond de Rochebrune. Il était bien changé ; les douloureuses épreuves qu'il avait subies l'avaient vieilli plus encore que les années. Mais en retrouvant sa famille si heureuse, et sa charmante Alice près d'unir son sort à celui d'un homme si distingué, en se voyant lui-même, de la part du marquis et de son fils, l'objet d'une considération qu'il avait desespéré de reconquérir jamais, il se sentit renaître et n'eut plus qu'un désir : se rendre digne de tout ce bonheur. Il était revenu pauvre, tout ce qu'il avait amassé à la Havane ayant servi à acquitter sa dette. Mais, à la recommandation de d'Avigny, il obtint sans peine une place dans une maison de commerce. Quant aux trente mille francs qu'Alice n'avait pu refuser à l'ancien industriel, ils furent distribués entre les différents hospices de Lyon.

Edmond voulait que le mariage eût lieu avant la fin de l'automne ; Alice demanda qu'il fût ajourné jusqu'au printemps.

« Eh ! pourquoi donc, méchante, me faire languir de la sorte ? lui dit-il un jour ; faut-il donc tant de temps pour pré-